LES SOIRÉES DU PRINTEMPS.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN,
RUE DE RACINE, PLACE DE L'ODÉON.



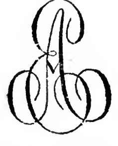
Sur le papier qui les enveloppe sont écrits ces mots: pour mon enfant!

LES SOIRÉES DU PRINTEMPS,

POUR SERVIR A L'AMUSEMENT DE L'ENFANCE,

AVEC 8 JOLIES GRAVURES.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION

D'ALEXIS EYMERY, rue Mazarine, n°. 30.

1818.

LES SOIRÉES
DU
PRINTEMPS.

HISTOIRE DE CASIMIR,
OU
SUITE DE FIERTÉ ET DÉLICATESSE.

Nos jeunes amis n'ont pas oublié le récit que je leur ai fait, sous le titre de *Fierté et Délicatesse.* Je leur en avais promis la suite, et quelques-uns, sans doute, me reprochent obligeamment de ne

milieu, allait lui raconter son histoire. Je vais la répéter à mes jeunes lecteurs. Mais afin qu'ils puissent la suivre avec plus d'intérêt, je dois les prévenir d'une circonstance dont j'avais négligé de les instruire. Le sujet de la scène que j'ai mise sous leurs yeux, et que je ramène aujourd'hui, est déjà un peu ancien. Il date de quelques années avant la révolution française, d'une époque où il existait en France plusieurs corps enseignans, tels que les *Oratoriens*, les *Doctrinaires*, qui, dans presque toutes les villes un peu considérables, occupaient les colléges, et étaient chargés de

l'éducation publique. Ces hommes, pour la plupart instruits et estimables, n'appartenaient à aucune ville en particulier, mais à leur congrégation. Selon les ordres qu'ils recevaient de leurs chefs, ils professaient successivement la littérature ou les sciences dans plusieurs villes différentes. Ils formaient ainsi, dans le cours de leur vie, un grand nombre d'élèves, avec lesquels ils conservaient plus ou moins de relations.

Ecoutons maintenant l'histoire de Casimir.

Je suis né à Tarbes, dit-il à Emilien. Mon père m'a toujours

paru jouir d'assez de fortune pour le rang modeste où il est placé. Je lui connais une propriété agréable dans le voisinage de Bagnères. Son état est celui de commerçant. Son caractère est ferme et parfaitement honnête ; il inspire généralement la plus grande confiance par son activité et sa probité. Mais comme il ne doit son aisance qu'à son travail et à son industrie, il a contracté de bonne heure l'habitude d'une économie extrêmement sévère ; et il tremble sans cesse de diminuer le bien qu'il a acquis.

Je suis l'aîné de ses enfans. Mes deux frères sont encore très-jeunes. Ma sœur, âgée de seize

ans, commence déjà à remplacer, pour les soins domestiques, ma mère, que nous avons perdue il y a quatre ans.

Mon père n'a pas reçu dans sa jeunesse une éducation suivie, et il l'a toujours regretté. Comme la plupart des hommes, il exagère la nécessité et les avantages de ce qu'il ne possède pas. Convaincu qu'un père a tout fait pour ses enfans, lorsqu'il leur a procuré une éducation soignée, il m'a envoyé de très-bonne heure au collége des Doctrinaires; dès l'âge de six ans, il m'a donné des répétiteurs; il a toujours recommandé que l'on me fît travailler sans relâche, et

il a constamment sollicité, à mon égard, la sévérité des professeurs. Lui-même n'a jamais eu pour moi que le ton du commandement ou du reproche, jamais celui de la confiance et de la tendresse. Ah! mon cher Emilien, je n'ai pas eu, pendant mon enfance, le bonheur qui, je le vois, est votre partage.

Comme mon caractère était doux, et mon esprit susceptible d'application, j'eus de bonne heure des succès dans mes études; je m'attachai à mes devoirs; je gagnai l'affection de quelques-uns de mes maîtres : plusieurs me dédommagèrent, par leur bonté, de la rigueur avec laquelle d'au-

tres me traitaient. Mais c'était surtout dans la maison même de mon père que cette rigueur m'était bien cruelle : vous le dirai-je, mon ami ? je n'y rentrais chaque jour qu'à contre cœur. J'étais externe ; j'enviais le sort des pensionnaires ; il me paraissait si préférable au mien !

Ces derniers mots émurent vivement Emilien. Grand Dieu! s'écria-t-il, quelle différence! Moi qui serais si malheureux, si l'on m'obligeait de quitter la maison paternelle!

Je le crois, dit Casimir, et je comprends toute la douceur de vos jeunes années, mieux que vous ne sauriez comprendre quelle

fut l'amertume des miennes ; car je ne saurais me résoudre à vous dire avec détails quelles ont été toutes mes peines. Mon père désirait mon bonheur sans doute; mais il était loin de me le donner: jamais d'épanchemens, jamais de caresses ; jamais, en sa présence, de douce liberté; j'étais repoussé, intimidé, glacé!... Mais c'est mon histoire que je dois vous raconter, et non des plaintes que je dois faire.

Je suivis avec distinction toutes les classes de littérature; j'achevai ma rhétorique; je remportai un prix. Mon père hésita un moment s'il ne terminerait point là mon temps d'étude. Mais le recteur du

collége, et plusieurs professeurs, firent des représentations à mon père, lui parlèrent de moi avec beaucoup d'éloges, lui demandèrent de me laisser suivre, au moins pendant un an, le cours de philosophie. Mon père y consentit, mais à titre de générosité extrême.
— Tu as seize ans, me dit-il; à ton âge, je commençais à travailler pour mon compte, et à me tirer d'affaire. J'ai déjà beaucoup dépensé pour te fournir des moyens d'existence que mes parens ne m'avaient point donnés; je te soutiendrai encore un an, mais c'est tout ce que je pourrai faire; à ce terme, tu prendras ton parti, et j'espère

que tu reconnaîtras un jour mes sacrifices : tu ne ressembleras point à tant d'enfans ingrats dont les parens se sont inutilement ruinés !

Je répondis à mon père avec beaucoup trop de sensibilité; car je mêlai des larmes à mes protestations : mon cœur était brisé de la sécheresse avec laquelle il venait de me parler.

Il me tourna le dos, en me disant que ce n'était pas des pleurs qu'il me demandait, mais de la raison et du courage.

Hélas! il ne prenait pas le moyen de m'en donner. Cependant j'en trouvai dans mon âme; et bientôt,

j'en trouvai beaucoup plus encore dans les conseils et les affections d'un homme excellent.

Au terme des vacances, que je passai souvent à travailler, quelquefois à me promener, seul, avec abattement et tristesse, mon année classique recommença : j'entrai dans la classe de philosophie. Dès les premiers jours, je fus accueilli par le professeur avec une bonté particulière. Puisque vous prenez de l'amitié pour moi, mon cher Émilien, retenez le nom du père Reboul, mon soutien, mon protecteur, mon ami !.... C'est vers lui que, malgré moi, mon cœur porte tous les sentimens qu'il

m'aurait été si doux de consacrer entièrement à mon père.

Cet homme très-doux, très-généreux, très-sensible, m'appela dans sa chambre, obtint aisément de moi l'aveu de mes peines, me consola, me fortifia, me donna le droit de venir le voir toutes les fois que j'en sentirais le besoin, soit pour soulager mon cœur, soit pour m'instruire. Il mit à ma disposition non-seulement son excellente bibliothéque, mais son cabinet de physique; ce qui fut pour moi d'un agrément et d'un avantage inestimables. Il me permit de tout voir, tout toucher, tout éprouver. Avec quelle complai-

sance il guidait mes réflexions et mes petites expériences! avec quelle tendre bonté il souriait à mes maladresses, lors même qu'elles entraînaient des pertes et du dégât! Laissez-moi, à ce sujet, vous raconter un trait que je n'oublierai de ma vie.

Le père Reboul, m'ayant vu un jour très-occupé, dans son cabinet, à lire dans un livre de physique l'histoire de l'invention du baromètre, me conduisit vers un de ces instrumens, très-beau, très-orné, et auquel il tenait beaucoup, parce qu'il n'en avait jamais connu de plus exact et de mieux fait. Il m'expliqua avec une extrême clarté l'utilité de cet ins-

trument, me donna à cette occasion bien des idées importantes, et, après m'avoir appris avec tous les détails nécessaires comment on construisait les baromètres, me promit de me fournir bientôt les moyens d'en construire un moi-même.

C'était un jeudi, jour de congé, que le père Reboul me donnait cette explication. Je passais ordinairement la plus grande partie de ces bienheureux jours dans son cabinet ou dans sa chambre.

Je vous laisse, me dit-il; examinez, lisez; demain, si je juge vos instructions et votre habileté suffisantes, vous ferez pour moi

un second baromètre ; j'ai un tube et du mercure tout prêts.

Il se retire, je reste seul ; je reprends mon livre ; je lis avec un nouvel intérêt l'article du baromètre ; je le comprends très-bien, et là je vois qu'un des moyens de s'assurer qu'un baromètre est bien fait, est de l'incliner légèrement, quoique avec un peu de brusquerie : si le mercure frappe d'un coup bien sec le sommet du tube, c'est une preuve que la partie supérieure de ce tube est entièrement vide d'air, condition qui est très-essentielle.

Je m'approche aussitôt du beau baromètre, et, sans le détacher du

clou qui le supporte, je le ramène vers moi par sa partie inférieure. Le mercure monte rapidement vers le sommet du tube; il donne le coup que j'attendais : vivement satisfait, je répète l'expérience; mais cette fois je la fais avec trop de vivacité; la colonne de mercure, fortement secouée, se rompt en plusieurs parties; l'air entre par le bas du tube, le baromètre est entièrement dérangé.

Me voilà inquiet, désolé..... Si du moins je pouvais le reconstruire, et épargner au père Reboul la peine que mon indiscrétion va lui causer!.... Cet espoir me ranime; je lis de nouveau, et

avec la plus grande attention, l'article du baromètre dans le traité de physique; je me pénètre bien de tous les procédés qu'il faut suivre pour composer cet instrument. Je me mets ensuite à l'ouvrage; je détache le baromètre, je ménage tous mes mouvemens; je réfléchis, je combine, j'opère; les besoins de mon cœur s'unissent aux lumières que j'ai reçues. Je fais si bien, que toute mon indiscrétion est effacée, et que le baromètre est parfaitement rétabli.

Quel moment de bonheur! quelle union, en mon âme, d'affection et d'amour-propre! Je dirai tout à mon ami. Je lui ra-

conterai ma faute et ma victoire.

Je porte le baromètre vers sa place, je le tiens perpendiculairement, et je marche avec des précautions extrêmes. Arrivé contre le mur, je soulève doucement le monument de mon triomphe ; je cherche le clou, je le vois; il ne me reste plus qu'à accrocher l'anneau du baromètre : je touche à la récompense de mes travaux...

C'eût été trop de plaisir!.... Ma main tremble, je manque le clou, le baromètre tombe, le tube se brise, le mercure se disperse, je me précipite sur le plancher, je suis au désespoir.

Tant de jouissances perdues!...

J'entends marcher, la porte s'ouvre, c'est lui-même ! Le père Reboul me voit à terre, désolé, fondant en larmes, ne pouvant dire une parole...Mais les débris du baromètre expliquent ma douleur.

Cet homme excellent me tend la main, m'aide à me relever, et me dit avec une douceur que je ne puis rendre : — Qu'est-ce donc, mon ami ? Vous m'avez fait un grand nombre de baromètres; c'est plus que je ne vous avais demandé.

Pénétré de tant d'indulgence, je me jette dans ses bras, et lorsqu'enfin mes larmes ont un peu soulagé mon cœur, je lui raconte

toute mon aventure. — Vous pouvez m'en croire, lui dis-je, le baromètre était parfaitement réparé ; j'étais si heureux, si glorieux !

— Eh bien, mon ami, vous aurez appris deux choses utiles : premièrement, à construire un baromètre ; secondement, à modérer votre joie dans le bonheur.

Quelques momens après, lorsqu'il me voit entièrement calmé, il tire d'une armoire un nouveau tube et une fiole de mercure : — Tenez, me dit-il, mettez à profit votre expérience ; refaites mon baromètre, mais je me réserve de l'accrocher.

— O mon Dieu, dit Emilien, jamais on n'a vu plus de bonté! et du moins réussîtes-vous dans votre seconde entreprise?

— Parfaitement. Le père Reboul eut la délicate complaisance de ne vouloir en être que le témoin; il ne me donna ni secours, ni conseils; il voulut me montrer par cette pleine confiance qu'il était parfaitement convaincu de la vérité de mon récit.

Lorsque l'opération fut achevée, il me dit en souriant: Enfin, mon rôle commence. Il prit alors de mes mains le baromètre; il le posa solidement, en me faisant observer que, quoiqu'il eût bien

du plaisir, il ne tremblait pas. Mais, ajouta-t-il, on ne tremble plus de plaisir à mon âge.

Vous voyez, mon cher Émilien, quel homme généreux et aimable j'avais rencontré. Vous pouvez juger combien de témoignages d'affection j'ai reçus de lui pendant une année. Aussi, je travaillais avec le plus grand zèle; je faisais tout ce qui dépendait de moi pour le contenter. J'avais le bonheur d'y réussir.

Mais il fallait aussi contenter mon père, et mon ardeur pour le travail ne me suffisait pas. Sachant que l'usage était, dans les colléges de doctrinaires, que les élèves de

philosophie, lorsqu'ils s'étaient distingués dans les classes inférieures, fissent, auprès de quelques commençans, les fonctions de répétiteur, il m'enjoignit de me procurer des élèves, et d'en exiger des rétributions. Ce sera, disait-il, autant de diminué sur mes dépenses. J'appliquerai ces rétributions à ton entretien.

Il fallut bien me soumettre à cette volonté de mon père ; et cela me fut d'abord bien pénible. Demander un salaire ! je ne l'avais jamais fait encore; et, de plus, le temps que j'allais consacrer à ces répétitions ne pouvait être pris que sur celui que je pas-

sais, avec tant de plaisir et de fruit, dans la chambre du père Reboul.

J'allai lui confier les ordres de mon père. Il faut les suivre, me répondit-il : vous perdrez à cela un loisir que vous mettiez très-bien à profit, mais vous apprendrez à enseigner ; ce qui est toujours une chose utile. Je me charge de vous procurer des élèves qui puissent répondre à vos soins.

En effet, dès le lendemain, il me présenta dans la ville à une dame âgée qui, sur sa recommandation, me confia deux jeunes enfans pleins d'intelligence et de vivacité, qui déjà suivaient la classe

de quatrième. J'allais, dans leur maison, passer une heure le matin, et une heure l'après-dînée; je les préparais ainsi aux deux classes de la journée. La dame, qui était leur grand'mère, me traita avec bienveillance, et, sur ma demande, adressa tous les mois mes émolumens à mon père. Les deux enfans s'attachèrent à moi; je trouvai bientôt du plaisir à m'en occuper.

C'est ainsi que s'écoula mon année de philosophie. Le terme en fut pour moi bien doux et bien brillant. Grâce aux soins particuliers que j'avais reçus du père Reboul, et à l'ardeur qu'il m'avait inspirée

pour le travail, je remportai le prix d'une manière éclatante. Mais là finit mon bonheur. Malgré mes instances et le désir de mon professeur, mon père ne voulut point me laisser passer encore un an au collége. Après m'avoir dit sans émotion qu'il était content de moi et de mes études, il ajouta que le moment d'en profiter était venu. Sa grande maxime était que l'on ne saurait trop tôt former ses propres ailes, afin de pouvoir le plus tôt possible voler sans secours. — C'est une chose décidée ; je ne veux pas même d'observations. Juliette, dit-il à ma sœur, faites pour demain sa valise ; vous

y placerez cette bourse ; elle contient 100 francs; je n'en avais que 12 lorsque j'ai été lancé dans le monde. Voilà une lettre de recommandation pour Bordeaux ; en voilà une autre pour Paris. Allons ! allons ! c'est demain qu'il faut partir.

Je voulus hasarder quelques mots de douleur, de surprise.... Eh quoi donc ! me dit mon père, d'un ton presque irrité ; qu'y a-t-il là de si douloureux, de si surprenant ? Tu vas être libre, faire ton sort ; je t'en ai donné les moyens. N'allez-vous pas encore, Monsieur, vous plaindre de ma barbarie? Je vous dis encore une fois qu'il faut partir. Je veux

bien seulement vous donner jusques après-demain, mais sans autre délai ; le temps est beau ; l'automne est la saison des voyages. Je vous fais passer par Bordeaux, par ce que vous avez là un oncle âgé, garçon, et fort riche. Nous sommes brouillés depuis notre enfance ; ce n'est qu'à votre occasion, et en votre faveur, que je pouvais me déterminer à lui écrire ; il est possible qu'il ait pour vous les sentimens qu'il n'a pas eus pour moi ; vous ferez bien de le gagner si vous pouvez ; j'apprendrai avec plaisir qu'il vous met sur le chemin de la fortune. Au reste, j'ai fait la mienne ; faites la vôtre.

— Ne serait-ce donc point ici, mon père, que je pourrais y travailler?

— Nullement, Monsieur ; ici, vous compteriez sur mes secours, ce qui vous entretiendrait dans la fainéantise. Ici, d'ailleurs, vous avez déjà peut-être ce que l'on appelle des connaissances, des amis ; tout cela distrait, fait perdre du temps. Nécessité, nécessité, Monsieur! il n'y a que cela pour exciter l'industrie.

— Quoi ! déjà quitter mon pays?...

— Il n'y a pas de pays qui tienne. Qu'est-ce que cela veut dire, un pays? Le meilleur est celui où

l'on prospère, de même que le plus bel état est celui qui rapporte le plus de profit.

Ces maximes prononcées, mon père me tourna le dos, et se retira dans son cabinet.

Au premier instant, je fus accablé de mon isolement et irrité de tant de sécheresse. Presque aussitôt je ne sentis que du courage. Mon père me bannit, m'écriai-je ; il me réduit à moi-même ; eh bien ! je me suffirai.

Je sors de la maison paternelle, l'âme à la fois fière et froissée. Je me hâte d'aller chez mon protecteur, chez mon ami, chez l'homme qui avait réellement pour moi des

sentimens paternels. Je ne le trouve point; on m'apprend qu'il est allé passer un jour à Bagnères; il doit revenir le lendemain. Je vais alors dans la campagne; je vais faire mes adieux à ce beau pays où je suis né, où j'ai vécu, où j'ai déjà éprouvé tant de peines et goûté tant de plaisirs. Je revois les lieux où j'ai passé mon enfance; je m'avance avec tristesse vers les bords de l'Adour. Je remonte vers les magnifiques montagnes d'où cette rivière tire ses eaux limpides; je m'asseois sous quelques-uns des arbres qui, plus d'une fois, ont arrêté mes pas. En ce moment, je sens vivement l'er-

reur de ce qui m'a été dit par mon père ; je sens que j'ai une patrie, des liens et des souvenirs ; je me précipite sur le sol d'où j'allais m'arracher ; je couvre de baisers la terre natale ; je serre de mes bras l'arbre qui me prête son ombrage ; les montagnes, le ciel, la rivière, tous les objets qui m'entourent sont l'objet de mes regrets.

J'étais plongé dans cette affliction à la fois douce et profonde, je versais des larmes abondantes, lorsque je vois un enfant courir vers moi ; il est suivi d'un second ; je les reconnais ; ce sont mes deux élèves. Ils se jettent dans mes bras;

ils me couvrent de caresses. Oh! quelle douceur pour moi, d'être si vivement aimé dans ce moment d'abandon !

— Nous nous amusions, me disent-ils, à pêcher dans la rivière, nous vous avons aperçu ; nous avons tout quitté pour venir vers vous : est-ce que nous vous avons fait de la peine?

— Oh! non, mes chers enfans; vous m'avez fait au contraire le plus véritable plaisir.

—Pourquoi donc pleurez-vous?

— Parce qu'il faut que je vous quitte ; mon père me l'ordonne.

— O mon Dieu! s'écrient ces

deux enfans avec une expression de douleur.

Je leur dis ce qu'ils peuvent comprendre des motifs et des volontés de mon père.

— Comment, me disent-ils, peut-on être si dur!

— Mes chers enfans, considérez toujours les intentions, avant de juger le caractère.

Mon père n'est point dur; il veut mon bonheur; il peut se tromper; il se trompe du moins sur mon cœur en ne le traitant pas avec confiance; mais, s'il me refuse tout appui, je redoublerai de vertu pour pouvoir m'appuyer sur moi-même; je m'honorerai

par mon courage, je me rendrai digne d'estime comme je le suis déjà de votre affection..... Vous m'aimerez toujours, n'est-il pas vrai? vous vous souviendrez de moi?

Pour toute réponse, ces pauvres enfans pleurèrent et m'embrassèrent. L'un d'eux, découvrant une place très-unie sur l'écorce de l'arbre qui nous ombrageait, y grava mon nom avec son canif; il plaça ensuite son nom à côté du mien; et, remettant le canif à son frère, il lui dit: —Tiens, achève.

Presque aussitôt mon nom se trouva placé comme en ce mo-

ment je l'étais moi-même; car j'étais pressé par ces deux chers enfans.

— Adieu, mes amis, mes vrais amis, leur dis-je; je désire être seul; je vous reverrai un moment demain. Ils s'éloignèrent.

Je me promenai encore; je remontai de nouveau les bords de l'Adour. J'avais tant de peine à terminer cette dernière promenade! Il le fallut enfin; je revins sur mes pas. Je sentis ma tristesse s'accroître. Lorsque je fus parvenu de nouveau à l'arbre où mes deux élèves m'avaient montré tant de tendresse, je crus sentir mon cœur se briser; mais bientôt la

vue de ces caractères tracés par des mains si innocentes, ces témoignages si simples d'une affection si pure, relevèrent mon âme. L'infortune, m'écriai-je, n'accable point celui qui sait se faire aimer !

Je vous quitte, lieux chéris; témoins de mon enfance; vous ne me reprochez point de fautes; je n'ai point encore fait de mal. Ah! je le jure, puisque cette pensée de mon innocence est pour moi si consolante, j'en conserverai les douceurs.

Soutenu, ranimé par ces sentimens, je repris le chemin de la ville; j'étais sur le point d'y ren-

trer lorsque je vis de nouveau mes deux élèves qui venaient au-devant de moi. Mais, cette fois, ils ne couraient pas; leur physionomie peignait moins l'empressement que l'affliction et la tendresse. Je crus même voir dans leurs regards un air de timidité et d'embarras dont ils me dévoilèrent bientôt la cause.

— Je vous remercie, mes chers enfans, leur dis-je, de me fournir sitôt le plaisir de vous revoir.

Ils m'embrassèrent sans me répondre.

— Lorsque vous m'avez quitté, vous êtes revenus sans doute à votre petite partie de pêche?

— Non, me dit l'aîné.... Nous sommes allés chez nous.... Nous avions quelque chose à prendre.... quelque chose à faire....

— Eh quoi ! mon petit ami, ne pouvez-vous pas me le dire?

— Nous n'osons pas.... Cependant.... nous voudrions...; mais nous tremblons de vous faire de la peine....

— Cela n'est pas possible, car vous n'en aurez jamais l'intention.

— Oh non ; certainement...... Mais tenez !... vous allez partir... vous avez bien peu d'argent..... ne nous refusez pas.... C'est le

plus grand plaisir que nous puissions jamais avoir.

Et en parlant ainsi, ce généreux enfant, qui tremblait et balbutiait, place dans mes mains un petit paquet recouvert de papier; ensuite il s'écarte, en me disant : — C'est bien à nous, je vous assure ; nous ne l'avons demandé à personne.

Je comprends alors que c'est la réunion de leurs petites bourses ; je veux la leur rendre; ils prennent aussitôt un air suppliant. — Oh! nous vous en conjurons, me disent-ils, ne nous désolez pas ; vous nous aimez, nous le savons ; vous nous l'avez tant prouvé !... Eh bien,

donnez-nous encore cette preuve ! elle nous rendra si heureux !

Vivement touché de tant d'affection et de délicatesse, je voulus m'avancer pour embrasser ce généreux enfant; il crut que c'était encore pour lui faire reprendre ses dons ; il s'enfuit rapidement, en entraînant son frère.

Je restai quelques momens immobile d'attendrissement. J'ouvris ensuite le petit paquet ; j'y vis la somme de neuf francs en petite monnaie. Tenez, mon cher Émilien : la voilà, dit Casimir, en la tirant de sa poche ; voilà ce petit paquet, tel qu'il a été fait pour moi. Je n'entamerai qu'à la der-

nière extrémité un si précieux trésor.

Émilien, en le considérant, avait les yeux pleins de larmes.

Comme la nuit approchait, dit Casimir, je retournai à la maison de mon père. Tant de scènes si douces avaient mis du calme dans mon cœur. Mon père crût que je commençais à me pénétrer de ses idées ; pour la première fois, il me parla avec satisfaction, presque avec tendresse. Il m'entretint du monde, des hommes, des moyens de réussir, surtout de l'économie ; j'écoutai avec déférence, et je montrai, le plus qu'il m'était pos-

sible, les dispositions que mon père demandait.

Le lendemain, dernier jour qui m'était accordé, je me rendis de bonne heure au collége. Le père Reboul n'était pas encore de retour. On m'assura qu'il arriverait avant midi; alors, je pris le parti d'aller au-devant de lui sur la route de Bagnères. Je m'avance sur cette route majestueuse qui s'appuie directement sur le pic du Midi. Mes regards embrassent, hélas! pour la dernière fois, cette belle chaîne de montagnes, dont le spectacle est si imposant. J'arrive au village de la Loubère. Je n'ose point le dépas-

ser. Là demeure une femme singulièrement respectable, madame de Palamini, la mère des pauvres et des infortunés. Agée de plus de quatre-vingts ans, et presque aveugle, elle s'occupe encore avec le plus grand zèle d'œuvres de bienfaisance. Je savais que le père Reboul allait quelquefois la voir. Je pouvais craindre qu'il ne se trouvât chez elle dans le moment où je m'avancerais encore sur la route de Bagnères.

Cette conjecture était fondée. Au bout d'un quart d'heure, je le vis sortir du château de la Loubère. Aussitôt qu'il m'aperçut, il vint promptement vers moi.

Je l'embrassai sans pouvoir prononcer une parole. Il devina le sujet de ma tristesse ; il me demanda cependant de le lui confier. Je lui parlai de la résolution de mon père ; il me serra de nouveau dans ses bras, et avec une expression si touchante de regret, que j'osai m'écrier : — Ah ! je ne puis vous quitter !

— Mon enfant, me dit-il, vous pourrez toujours remplir vos devoirs ; et, en ce moment, vos devoirs sont d'obéir à votre père. Mon cher Casimir, mon élève chéri, que Dieu bénisse votre sort ; qu'il conserve la sagesse dans votre âme ! c'est ce que je lui demande-

rai sans cesse. Je ne vous oublierai jamais. Vous m'écrirez, mon ami; vous me tiendrez au courant de tous vos efforts, de toutes vos épreuves; vous n'oublierez pas non plus vos succès et vos vertueux plaisirs; il me sera si doux d'en être informé ! Je fonde sur vous de nobles espérances; vous les confirmerez, n'est-ce pas, mon cher enfant? Vous honorerez, par l'emploi de votre vie, les regrets profonds que votre départ va me laisser.....

En prononçant ces mots, la voix de cet homme respectable s'altéra, et je vis ses yeux se baigner de larmes; je sentis l'émotion la plus

vive et la plus profonde; je pris, du ton le plus animé, les engagemens qui répondaient à ses vœux.

Il me donna les conseils les plus sages sur la conduite que je devais tenir dès mon entrée dans le monde. Évitez surtout les extrêmes, me dit-il : de la fierté, mais point de roideur; de la prudence, mais point de dissimulation; toujours de la sincérité, souvent de la confiance. On en abusera quelquefois; mais vous serez vengé et consolé chaque fois qu'elle sera bien placée. Ne sollicitez pas, ou du moins n'importunez pas, mais demandez avec noblesse; acceptez les dons de vos amis, refusez ceux des in-

différens ; sachez surtout mériter et attendre.

Ce digne et excellent ami me demanda quelles étaient mes ressources pour les dépenses de mon voyage. Je lui dis ce que mon père m'avait donné. — C'est bien peu, me dit-il avec un sentiment d'inquiétude.

— Voici, repris-je, qui est moins encore, mais que j'apprécie infiniment. Je lui montrai alors le don de mes élèves, et je lui racontai ce qui s'était passé entre nous.

— Charmans enfans ! me dit-il, je m'en souviendrai, je vous l'assure. Écoutez, mon ami, je suis aussi votre père, et je dois préve-

nir vos peines par tous les moyens qui sont en mon pouvoir. L'excellente madame Palamini vient de me donner cent francs pour une bonne œuvre qu'elle m'a indiquée. Je ne connaissais pas votre situation ; sans cela, c'est franchement pour vous que je lui aurais demandé ; c'est ce que je ferai demain ; et, comme je suis certain de n'être pas refusé, voilà les cent francs qu'elle m'a confiés ; la personne qui devait les recevoir n'attendra point pour cela une minute ; j'y pourvoirai d'une autre manière ; cela me regarde.

J'acceptai ce don ; rien n'eût été si déplacé que ma résistance ;

je ne songeai pas même à en faire ; je priai seulement le père Reboul de garantir à madame de Palamini mon respect et ma reconnaissance.

— Soyez tranquille, mon enfant ; je sais tout ce que l'on peut dire en votre nom.

C'est en causant ainsi de mes intérêts les plus chers que nous parcourûmes le chemin, d'environ une demi-lieue, qui mène de la Loubère à la ville de Tarbes. Le collége est, de ce côté même, à l'entrée de la ville. — Allez chez vous, mon enfant, me dit le père Reboul ; en ce moment je ne pourrais vous recevoir ; j'ai quelque chose à faire chez moi et en ville.

Revenez ce soir vers quatre heures; vous serez attendu par votre meilleur ami.

Vous croyez bien, mon cher Émilien, que je n'eus garde de manquer au rendez-vous. Aussitôt qu'il m'entendit marcher vers sa chambre, le père Reboul ne me laissa pas même le temps de frapper; il vint ouvrir, me serra dans ses bras, me couvrit de caresses; je sentis son cœur presque aussi agité que le mien. Il me fit asseoir très-près de lui; il prit ensuite sur sa table un paquet cacheté. — Tenez, mon ami, me dit-il, ceci est à vous; c'est moi qui vous le donne; je vous prie de ne l'ouvrir

que lorsque vous serez en route. Je vais cependant vous dire d'avance quels seront les principaux objets que vous y trouverez : d'abord un certificat ou lettre de recommandation, que j'ai rédigée pour vous dans toute la sincérité de mon cœur ; ensuite un petit portefeuille, sur lequel j'ai inscrit une liste de plusieurs personnes. J'ai professé dans plusieurs colléges de notre province, principalement à Périgueux et à Toulouse ; j'ai formé de bons élèves, qui se sont distingués dans le monde, et qui ont conservé de l'affection pour moi. Je vous donne le nom de ceux qui, plus d'une fois, m'en

ont fourni le témoignage; il sera possible que vous ayez l'occasion de rencontrer un ou plusieurs de ces hommes généreux. Montrez-leur, sur votre porte-feuille, leur nom écrit de ma main; présentez-leur ensuite votre certificat, et dites-leur que c'est à eux que je l'adresse; je ne doute point qu'ils ne s'empressent de vous servir. C'est un doux moyen qui m'a déjà réussi pour deux de mes élèves, aimables et isolés comme vous.

Enfin, vous trouverez encore sous cette enveloppe une lettre pressante, adressée à Paris au père Bonnefons, le supérieur général de notre congrégation. C'est un

homme singulièrement estimé, qui a de grandes relations, dont le caractère est très-obligeant, et la recommandation très-efficace. Je ne le connais point personnellement; mais il a des notes sur chacun de nous. J'ai reçu de lui plusieurs lettres pleines de bienveillance. En arrivant à Paris, allez le trouver; montrez-lui votre certificat, et remettez-lui ma lettre; soyez sûr qu'il agira pour vous de tout son pouvoir.

Voilà, mon cher enfant, ce que j'ai fait pour la satisfaction de mon cœur; car il m'est bien nécessaire d'espérer au moins que vous ne chercherez pas long-temps des

moyens honorables d'existence. Vous avez 209 francs pour faire votre voyage ; c'est assez en vivant économiquement. Il est d'ailleurs possible que votre oncle, à Bordeaux, fasse pour vous quelque chose.

Adieu, mon cher Casimir ; ne m'oubliez jamais ; oubliez encore moins que je compte sur votre courage, votre douceur et votre sagesse.

Je ne vous dirai point, mon cher Émilien, ce que je répondis à cet ami si vrai, si respectable ; je sentis mon cœur exalté par tant d'affection et de confiance ; je me promis de toujours y répondre ;

je me jetai de nouveau dans ses bras; je restai long-temps pressé sur son cœur paternel; enfin je m'en arrachai avec effort: Il le faut, me dit-il d'une voix altérée; que Dieu soutienne notre courage!

En me retirant, je traversai les corridors et la cour du collége; mon cœur faisait un triste adieu à chaque place, laissait un regret à chaque pas.

Ma tristesse profonde, et mes yeux gonflés de larmes, me valurent les reproches de mon père; ce fut un coup bien cruel. Ma sœur et mes deux jeunes frères n'osèrent l'adoucir.

Le lendemain, 15 septembre, je partis au point du jour, je quittai ma ville natale. En m'éloignant, je jetai les yeux sur un pavillon exhaussé qui surmontait les bâtimens du collége, et je m'écriai: Que Dieu protége et conserve celui qui m'a béni et encouragé, celui dont les vertus me soutiendront dans mon exil, celui qui va encore guider mes pas dans ma carrière incertaine, celui qui fait avec tant d'affection des vœux pour mon bonheur!

Et vous aussi, généreux enfans, qui m'avez honoré par les motifs de votre tendre sacrifice, mon cœur vous aime et vous bénit.

En ce moment, je m'arrêtai ; le soleil commençait à paraître. A la faveur de sa lumière, je cherche et je reconnais le toit paternel. Et vous aussi, mon père, m'écriai-je, que Dieu bénisse et prolonge votre vie ! puissé-je un jour contribuer à votre bonheur ! je ne forme aujourd'hui que des résolutions vertueuses.

Alors, en effet, je sentis de nouvelles forces ; mon cœur, plein de l'image de mon digne professeur, se rappelait nos adieux et ses tendres conseils.

En ce moment, je vois sur le bord de la route une position charmante, rafraîchie par un ruis-

seau, ombragée par un bel arbre, et d'où la vue s'appuyait encore sur ce beau pic du Midi, vers lequel je m'étais avancé la veille, en allant à la rencontre du père Reboul. C'est là que je m'arrête. Je suis en voyage ; je puis, sans enfreindre les intentions de mon protecteur, ouvrir le paquet qu'il m'a remis, et prendre connaissance de tous les dons qu'il m'a faits. Je cède à mon impatience. Quel est mon attendrissement! Je trouve, dans le portefeuille, auprès du certificat, une pièce d'or. Sur le papier qui l'enveloppe sont écrits ces mots si touchans et si simples : *Pour mon*

enfant; et celui qui me fait un tel don, en l'accompagnant d'un tel titre, n'a que des ressources si chétives! Cent francs par an; c'est tout le traitement d'un doctrinaire. Je suis accablé d'une telle prodigalité de tendresse. O si un jour je pouvais verser toutes les douceurs sur la vieillesse d'un ami si généreux! Ce sera l'ambition de ma vie.

Échauffé par ce sentiment, je me lève, je reprends ma route; je jette un dernier regard sur les montagnes; ce beau spectacle augmente la force de mon âme. Je me sens heureux, plein de

courage, plein d'espérances; je marche rapidement.

Après quatre jours de voyage, j'arrivai à Bordeaux; j'allai me présenter à la demeure de mon oncle. Depuis un mois, il était parti pour l'Angleterre; les intérêts de son commerce l'y avaient appelé, et devaient l'y retenir. Je fus d'abord affecté de ce contretemps; songeant ensuite que mon oncle, brouillé avec mon père, m'aurait peut-être fait un accueil peu favorable, je n'éprouvai que peu de regret. C'est à Paris, me dis-je, que mon protecteur m'adresse; cet homme excellent est

ma providence ; je dois en suivre les inspirations.

Après m'être reposé un jour à Bordeaux, j'ai pris ce matin la route de Paris. Je vous ai rencontrés. En ce moment, je calculais déjà, et avec un peu d'inquiétude, la longueur de la marche que j'avais encore à faire ; n'étant point accoutumé à des voyages considérables, j'avais déjà senti beaucoup de fatigue en arrivant à Bordeaux. J'ai consulté, dans mon âme, la sagesse de mon ami ; il m'a semblé qu'il approuvait la demande que j'ai faite au conducteur de votre voiture. J'économiserai le temps et mes forces,

me suis-je dit ; j'aurai en route moins de repas à faire ; et, n'ayant point de peine à prendre, je pourrai augmenter de sobriété.

Voilà, mon cher Émilien, tous mes secrets, toute mon histoire. Je m'applaudis d'avoir déjà trouvé un cœur si bon, qui vient de m'écouter avec une affection si évidente ; je m'applaudis d'avoir pris une place dans ce cabriolet qui m'a procuré un si heureux voisinage. Mais, vous le voyez, si je vous ai paru sérieux, peut-être triste, peut-être même un peu fier, ce n'est pas tout-à-fait sans raison.

— Cher Casimir, s'écria Émi-

lien en se jetant dans ses bras, c'est moi qui bénis notre heureuse rencontre ; c'est moi qui suis glorieux d'avoir reçu les confidences d'un cœur si noble. Ah ! qu'il me tarde de raconter à mon papa votre intéressante histoire ! Il faut que vous me le permettiez; mon papa est si bon, si estimé, et il connaît tant de monde ; il lui sera si facile de chercher pour vous de l'emploi ; il fera cette recherche avec tant de zèle ! Allons le rejoindre.

Les deux jeunes voyageurs se lèvent ; ils marchent vers l'auberge ; ils se tiennent par la main; ils ont déjà ensemble toute la

douce familiarité d'une longue et sincère amitié.

M. d'Orfeuil, qui les aperçoit, vient à leur rencontre..... — O mon papa, s'écrie Émilien, si vous saviez quel ami j'ai trouvé, et quel récit je viens d'entendre!

M. d'Orfeuil regarda Casimir avec un vif intérêt. — Monsieur, lui dit-il, j'ose espérer que l'ami de mon fils voudra bien être le mien. Je vous demande déjà la complaisance de monter dans notre voiture, et de vous placer entre nous. Je vous prierai ensuite de me raconter de nouveau ce qui a si bien gagné le cœur de mon fils.

Casimir cède, sans le plus léger effort, à une invitation faite avec tant d'obligeance. Il monte dans la voiture; il recommence son histoire, d'abord avec une timidité qu'Émilien ne lui avait point causée; bientôt les égards et l'attention de M. d'Orfeuil le rassurent; il s'anime; il parle de son professeur; il en fait le portrait. M. d'Orfeuil, très-ému, demande son nom.

— Le père Reboul, dit Casimir.

A l'instant, M. d'Orfeuil embrasse Casimir en l'appelant son cher condisciple...— Je m'honore aussi, comme vous, d'avoir été

l'un des élèves de cet homme respectable.

— Daignez, à mon tour, me permettre une question, dit Casimir.

— Toutes celles que votre cœur vous inspirera, répond M. d'Orfeuil.

— En quelle ville, dans quel collége, avez-vous reçu les leçons du père Reboul?

— Au collége de Périgueux; c'est de cette ville que je suis originaire.

— Il ne me reste plus qu'une complaisance à vous demander, ajouta Casimir, et très-vraisemblablement elle sera suivie pour

vous et pour moi d'un bien grand plaisir. Voudriez-vous bien me dire votre nom?

— D'Orfeuil.

— Précisément, dit Casimir tout rayonnant de joie; et il tire de sa poche le portefeuille qui lui a été donné par le père Reboul; et il montre à M. d'Orfeuil son nom écrit, le troisième, sur sa liste.

M.d'Orfeuil reconnaît l'écriture de son professeur; il se hâte de demander à Casimir quelle a été son intention en lui remettant cette liste : alors Casimir achève son histoire. M. d'Orfeuil redouble d'intérêt en l'écoutant; Casi-

mir lui montre, et la pièce d'or qui était enfermée dans le porte-feuille, et l'inscription encore plus précieuse qui la recouvrait, et la lettre que le père Reboul écrivait au supérieur général des doctrinaires, et enfin le certificat qu'il lui a donné. — Voilà, dit-il, avec un noble mélange d'orgueil et de reconnaissance, voilà mon titre; je n'en imagine pas de plus glorieux, et auquel je pusse tenir davantage.

M. d'Orfeuil, pénétré de tout ce qu'il vient d'entendre, lit à voix haute le certificat donné à Casimir. Après le plus bel éloge de son caractère, le père Reboul

le recommande surtout comme très-digne, par ses qualités et ses connaissances, de faire ou de perfectionner une éducation particulière. Je l'adresse, ajoute-t-il, à tous mes anciens élèves; il n'en est aucun qui ne sache que, pour servir l'objet même de ma plus tendre affection, je ne trahirais point la vérité.

— Mon ami, dit alors M. d'Orfeuil, mon cher Casimir, je crois que je vais vous satisfaire. Votre certificat, votre personne, votre sort, sont parvenus à leur adresse. Vous aimez Émilien, n'est-il pas vrai? Et toi, mon cher Émilien; tu aimes, tu estimes Casimir?

Unissez-vous, mes enfans; je vous confie l'un à l'autre.

En parlant ainsi, M. d'Orfeuil place lui-même son fils dans les bras de Casimir.

LA SOCIÉTÉ.

Élisa, cette jolie petite demoiselle qui aime tant les chansons et les images, a pris, depuis le retour du printemps, un goût encore plus vif pour les promenades de famille, et les conversations avec son frère Adolphe et sa maman. Les promenades cependant ne peuvent être bien longues. Adrien, âgé seulement de deux ans, est toujours de la partie, et il ne peut encore aller ni bien loin, ni bien vite. Les enfans en bas âge

s'amusent de tout ce qu'ils voient, de tout ce qu'ils rencontrent; lorsque l'on est dehors avec eux, il faut s'arrêter à chaque pas.

Tous les soirs, lorsque le temps le permet, Madame Paul sort avec ses trois enfans; elle les conduit ordinairement dans une prairie voisine de sa demeure; là, assise au pied d'un saule, sur le bord d'un ruisseau, elle encourage, par ses regards et le contentement de son cœur, l'agilité d'Adolphe qui saute de larges fossés, et la gaîté d'Elisa, qui rit comme une petite folle, quelquefois sans autre raison que le besoin de rire. Il n'est pas jusqu'au petit Adrien

qui, pour mériter les applaudissemens et les baisers de sa mère, ne fasse d'admirables culbutes sur le gazon.

De temps à autre, on vient se reposer un moment auprès de Madame Paul; puis on recommence et les folies et les gambades, puis on revient encore.

Enfin on se fatigue, on s'apaise, le soleil se couche, les enfans, comme les oiseaux, deviennent plus calmes. Élisa se place à la droite de sa maman, Adolphe de l'autre côté, Adrien sur ses genoux; alors, d'ordinaire, commencent des conversations, tantôt sérieuses, tantôt badines, mais

où la tendresse et la confiance se mêlent toujours au badinage et à la raison.

Voici la conversation qui a eu lieu hier, 22 juin. C'est Madame Paul qui me l'a racontée.

ÉLISA.

Que nous sommes heureux, maman! Que je voudrais qu'il n'y eût que nous sur la terre!

ADOLPHE.

J'ai souvent pensé ce que dit Élisa.

ÉLISA.

Nous serions libres; toujours ensemble; tout serait à nous.

Madame PAUL.

Et ne sommes-nous pas libres, ma chère enfant? Ne sommes-nous pas toujours ensemble? Et que gagnerions-nous à ce que tout fût à nous?

ÉLISA.

D'en faire ce que nous voudrions.

Madame PAUL.

Et toi, mon cher Adolphe, que penses-tu que nous voudrions en aire?

ADOLPHE.

Je ne sais pas..... c'est ce que nous verrions, lorsque nous le possèderions.

Madame PAUL.

Nous n'aurions pas le plaisir de donner.

ÉLISA.

Cela est vrai.

Madame PAUL.

Et nous perdrions également le plaisir de recevoir; cependant c'est bien quelque chose; car nous aimons les personnes qui nous font des présens d'amitié.

ADOLPHE.

Cela est encore vrai.

Madame PAUL.

Voyons encore. Supposons que,

selon le vœu que vous venez de former) nous soyons seuls au monde, afin surtout d'être toujours ensemble. Le matin, à notre lever, de quoi se composerait notre déjeuner?

ÉLISA.

De pain et de lait, comme à notre ordinaire.

Madame PAUL.

Et qui nous aurait porté ce pain? Qui l'aurait fait?

ÉLISA.

..... Ah! je l'avoue, nous serions obligés de le faire nous-mêmes.

Madame PAUL.

Je ne sais pas s'il serait bien bon, bien pétri, bien cuit, bien léger. C'est du pain tendre que nous aimons à notre déjeuner; c'est du pain qui a été fait pendant la nuit. Ainsi, au lieu de dormir, il nous faudrait passer une partie de la nuit à pétrir et à cuire; ou bien, ne manger que du pain que nous aurions fait la veille, au lieu de causer et de nous promener.

ÉLISA.

Eh bien! maman, je vous accorde qu'il y ait avec nous sur la terre un boulanger. Mais pas autre chose.

Madame PAUL.

Bon. Tu sais bien que notre boulanger achète d'abord du blé dans la campagne, qu'il le porte ensuite au moulin, où il le fait réduire en farine; que c'est avec cette farine qu'il fait son pain. Tu sais aussi que les marchands de bois et de fagots lui vendent ce qui est nécessaire pour chauffer son four. Demandes-tu qu'il soit lui-même et lui seul, laboureur, moissonneur, meunier, bûcheron, charretier. Ne craindras-tu pas, s'il se charge de tant d'opérations, que son pain ne vaille pas grand chose?

ÉLISA.

Cela pourrait bien être. Allons, maman ; je veux bien ajouter un laboureur, un meunier et un bûcheron à notre boulanger. Il me semble du moins que le bûcheron pourra porter lui-même le bois qu'il aura coupé.

Madame PAUL.

Sans doute.

ADOLPHE.

Et le laboureur pourra de même porter le blé qu'il aura recueilli, et le meunier venir le chercher chez le boulanger pour le lui reporter en farine.

Madame PAUL.

C'est très-bien, mes enfans. Je conviens que jusqu'ici nous pouvons économiser un charretier. Je vais même entrer dans votre pensée. A la rigueur, le meunier et le laboureur pourraient n'être qu'une même personne. Le laboureur pourrait avoir ses champs près d'une rivière, et posséder en même temps sur cette rivière un moulin. Ainsi, voilà encore un homme dont nous pouvons nous passer.

ÉLISA.

Bon! bon! ainsi il n'existe avec nous sur la terre qu'un boulanger

et un laboureur. Il est clair que c'est assez.

Madame PAUL.

C'est ce que nous allons voir : revenons à notre déjeuner. Du pain et du lait ! Il n'est guère possible de le faire plus simple. Mais ce lait, d'où nous vient-il ?

ÉLISA.

De notre laiterie. Je ne l'ai point supprimée.

Madame PAUL.

Nos deux vaches ont besoin de sortir pendant le jour, d'être tenues propres dans leur étable, et d'être abondamment pourvues de bonne nourriture ; il leur faut du

foin, des feuilles de diverses plantes, quelquefois des légumes. Qui de nous se chargera de les soigner, de les conduire, de les garder, de faire venir du foin dans notre prairie, de le faucher, de le porter à l'étable, d'y ajouter ce que nos vaches désirent?

ADOLPHE.

Ce sera moi, maman. Je ferai tout cela, et avec grand plaisir.

Madame PAUL.

Il te le semble, mon cher Adolphe. Tu ne sais pas ce que c'est que de se charger de soins multipliés, minutieux, fatigans, et qui reviennent tous les jours. Com-

bien de fois ne trouveras-tu pas très-importunes ces occupations sans cesse renaissantes, qui t'empêcheront précisément d'être libre, de rester et causer avec moi au gré de ton cœur!

ADOLPHE.

..... Eh bien! maman, allons, encore une personne. Nous garderons le bon Mathurin. Il soigne si bien nôtre laiterie!

Madame PAUL, *feignant d'interrompre la conversation.*

Mais, ma bonne Elisa, quels souliers portes-tu? Ils ne valent plus rien. Je t'avais demandé de ne plus les mettre.

ÉLISA.

Je ne puis pas faire autrement. Mes souliers neufs sont beaucoup trop courts.

Madame PAUL.

C'est dommage ; il y en a pour long-temps avant qu'ils puissent servir à Adrien.

ÉLISA.

Ne vous inquiétez pas, maman ; j'irai demain les rendre au cordonnier, et lui demander de m'en faire de suite de beaucoup plus grands.

Madame PAUL.

Au cordonnier ? A quoi penses-

tu Élisa? Nous sommes seuls au monde, ou du moins nous n'avons avec nous qu'un berger, un boulanger et un laboureur; il n'y a plus de cordonniers. Nous allons faire nos souliers nous-mêmes.

ÉLISA.

..... Ah! maman.... J'avoue que ce doit être un ouvrage bien dur et bien difficile..... Allons, allons..... je le vois bien.... il nous faut encore un cordonnier.

Madame PAUL.

Et à ce cordonnier il faut du cuir; et pour cela il faut qu'il existe des veaux, des moutons, des chèvres; et pour ces animaux il

faut des pâturages, des étables; des soins, des cultivateurs. Voilà déjà quelques personnes de plus dans notre immense solitude. Ce n'est pas tout...

ADOLPHE.

O maman, je devine ce que vous allez dire : nous ne pourrions pas non plus faire nous-mêmes nos habits; il nous faut un tailleur, n'est-ce pas? Mais, si nous formions sur la terre la seule famille, notre tailleur et notre cordonnier, n'ayant pas beaucoup d'ouvrage, ne pourraient-ils pas être la même personne?

Madame PAUL.

Oui, mon ami; je conviens que

le même homme, s'il en avait le talent, pourrait aussi avoir le temps de faire nos souliers et nos habits; mais l'étoffe de nos habits, est-ce lui encore qui la fabriquerait? est-ce lui qui, après avoir nourri, soigné, élevé, tondu des moutons, mettrait encore leur laine en œuvre? est-ce lui qui teindrait ses draps, ou bien les porterions-nous toujours couleur de la bête? Et la toile de nos chemises, et le coton de nos bas, et le feutre de nos chapeaux, ne faudrait-il encore qu'un seul homme pour les opérations si nombreuses que ces ouvrages exigeraient?

ADOLPHE.

O mon Dieu ! que de choses il nous faut, et que d'hommes nous employons ! Je n'y avais jamais réfléchi.

Madame PAUL.

Et nous sommes si loin encore d'avoir fait l'énumération de tous nos besoins ! Une maison ne nous est-elle pas nécessaire ? est-ce nous qui avons bâti la nôtre ? elle a été formée de matériaux si nombreux et de tant de genres différens ! est-ce nous qui avons choisi, transporté, préparé, rassemblé tous ces matériaux ?

ÉLISA.

Non, maman, ce n'est pas nous ;

mais à présent qu'elle est bâtie, et qu'elle nous convient, il ne nous en faudrait plus d'autre.

Madame PAUL.

Eh! mon enfant! tu ne remarques donc jamais les réparations qu'elle exige? il est peu de semaines que je ne sois obligée de faire appeler ou le maçon, ou le vitrier, ou le charpentier, ou le menuisier, ou le serrurier, ou le couvreur; chacun vient avec ses outils qu'il n'a point faits lui-même, ses matériaux que d'autres hommes lui ont fournis, et son habileté que nous n'avons pas. Si tu supposes que nous sommes privés de leurs secours, notre mai-

son; qui n'est pas neuve; sera, au bout de peu d'années, dans un état de dégradation qui nous exposera à de grands inconvéniens, peut-être à des dangers; et nos meubles? quoiqu'ils ne soient pas somptueux, nous serions si loin de pouvoir les réparer, et, lorsqu'ils sont hors de service, de pouvoir en faire de semblables! Cependant ce sont des choses bien commodes; quelques-unes sont nécessaires.

Et notre jardin, saurions-nous le cultiver? en aurions-nous la force? Et nos alimens, en supposant même que nous n'eussions besoin que de nous pour les pré-

parer, qui nous les procurerait? Voulez-vous, mes enfans, que nous essayions, toi Adolphe, d'être notre pourvoyeur, et toi, Élisa, notre cuisinière? Pour moi, je serai à vos ordres; mais, obligée de garder et soigner Adrien, je ne pourrai vous être bien utile; cependant, je ferai les chambres, je balaierai la maison; mais, je vous en préviens, cet ouvrage auquel je ne suis point accoutumée me fatiguera; j'aurai besoin d'une bonne nourriture : que me donnerez-vous pour dîner?

ADOLPHE.

En vérité, je le crains bien, rien qui vaille.

Madame PAUL.

Et le soir, pour mon souper?

ÉLISA.

Encore moins.

Madame PAUL.

Et demain?

ADOLPHE.

Peut-être rien du tout.

Madame PAUL.

Voilà un excellent régime.... Si je ne me trompe, vous commencez à ne plus trouver de si grands avantages à cette solitude qui nous y réduirait.

ADOLPHE.

Oui, maman, j'en conviens; et je crois qu'Éliza n'est pas loin de penser, comme moi, que nous avons besoin..... de tout ce que nous avons, et de tous les hommes qui nous le procurent. Mais... il me semble...

Madame PAUL.

Quoi, mon ami?

ADOLPHE.

...Il me semble que tout le monde n'a pas autant de besoins que nous. Vous m'avez déjà donné à lire bien des histoires, bien des voyages; j'ai vu, dans des pays

éloignés, des familles solitaires, séparées de toutes les autres, qui ne paraissaient pas embarrassées de leur existence; et ce brave Robinson, il était seul dans son île, du moins jusques à l'arrivée du pauvre Vendredi; cependant il se tirait assez bien d'affaire.

Madame PAUL.

Mon cher Adolphe, je suis charmée de ce que tu me cites ces exemples fournis par tes lectures; ils vont me fournir, à mon tour, l'occasion de te dire plusieurs choses importantes, que tu n'aurais pas bien entendues sans leur secours.

Et d'abord, ce brave Robinson, comme tu l'appelles, n'a jamais existé, du moins tel qu'on nous le représente. Son histoire est une fiction très-ingénieuse, très-intéressante, dont la moralité est fort bonne, mais qui repose, tout au plus, sur un léger fond d'aventures réelles, que l'on a beaucoup augmenté. Ce n'est pas que l'existence d'un homme tel que Robinson soit impossible; c'est même parce que l'on rencontre assez fréquemment des hommes qui, dans une situation comme la sienne, auraient eu sa patience et son industrie, que l'ouvrage qui porte le titre de son histoire, a un air

si attachant de vérité. J'ai connu un de ces hommes très-actifs, très-ingénieux, qui excellait dans tous les arts mécaniques, et tirait parti de tout avec une adresse merveilleuse. Dans la petite ville qu'il habitait, on le surnommait Robinson. Il n'est point douteux que cet homme aurait vécu, même commodément, partout où un homme peut vivre ; mais il n'est pas moins certain qu'un homme seul, même le plus industrieux, le plus courageux, ne peut pas vivre dans une île déserte; car, de deux choses l'une, ou le sol de cette île est d'une stérilité absolue, et alors il ne fournit à aucun être

des moyens d'existence, ou bien, ce sol est fertile à un degré quelconque, et alors, destiné à être habité un jour par des hommes nombreux qui s'y établiront en force, il est, en attendant, couvert de bois ou de savannes impénétrables; des animaux se le partagent; et, parmi ces animaux, il en est beaucoup de malfaisans.

Robinson, en débarquant sur les côtes de son île, trouve, dès ses premiers pas, des prairies naturelles, des bosquets agréables, des champs tout disposés à recevoir de la culture, et point de ronces entassées, point de marais, doint de loups, point de tigres,

point de serpens, point d'insectes insupportables ; il n'a pour ennemis que de faibles oiseaux, ou des chèvres timides ; il n'éprouve d'autres désagrémens que ceux de la solitude.

Voilà une île que l'on n'a jamais rencontrée, et que l'on ne rencontrera jamais.

Et ce même Robinson, rappelle-toi les détails de son récit, que de secours n'avait-il pas retirés du vaisseau sur lequel il avait fait naufrage ! que de planches, que de clous, que d'instrumens de menuiserie ! et de la poudre, et du plomb, et des fusils, et du blé, et tant d'autres choses

utiles ou nécessaires à son existence !

Toutes ces choses utiles ou nécessaires avaient été faites en Angleterre, pays très-habité, très-civilisé. Que serait donc devenu Robinson, si, à l'instant où il fut jeté sur les côtes de son île, le vaisseau qui l'y avait porté eût été englouti ?Et, comme les ressources que ce vaisseau lui avaient fournies ne pouvaient durer toujours, comme il en était quelques-unes qu'il n'aurait pu remplacer, rappelle-toi ses inquiétudes; il économisait, avec une avarice bien légitime, sa petite provision de plomb et de poudre; il s'avouait

que, lorsqu'elle serait achevée, il ne pourrait vivre que d'une manière bien difficile ; cependant il n'avait que sa personne à soutenir ; s'il avait eu des enfans, une famille, quels n'eussent point été ses embarras et ses craintes ?

Enfin, mon cher Adolphe, souviens-toi surtout de l'ennui qui le dévorait ! combien il soupirait après sa délivrance ! Les plaintes qui lui échappaient sans cesse, plaintes si franches, si naïves, forment réellement la partie morale et instructive de son histoire, parce qu'elles sont ce qu'il y a de plus vrai, de mieux fondé sur la

nature humaine. L'homme isolé est un être très-malheureux.

ADOLPHE.

C'est ce que je conçois maintenant, surtout d'après un tel exemple ; mais ces familles isolées, indépendantes, que l'on rencontre en bien des lieux sur la terre.....

Madame PAUL.

Il n'est point, mon ami, de familles absolument isolées, ou du moins il n'est pas de familles, dont l'isolement, forcé par quelque circonstance particulière, ne soit pour elles une source d'embarras, de privations, et de dan-

gers ; aussi elles s'efforcent, autant qu'elles le peuvent, de contracter des relations avec les hommes répandus dans leur voisinage. Ce n'est que par ces relations qu'elles peuvent, non-seulement améliorer leur existence, mais la défendre contre les atteintes sans cesse renouvelées de la misère, des animaux féroces et des élémens.

Et enfin, mon ami, ces familles composées d'hommes, de femmes et d'enfans que l'on nomme sauvages, ne connaissent, à la vérité, qu'un très-petit nombre de besoins; mais, pour cette raison, elles sont étrangères à un très-grand nombre de jouissances : il

ne leur faut ni aisance ni propreté; il ne leur faut aucun des plaisirs de l'esprit; ainsi, point de lectures instructives, point de conversations intéressantes; elles se passent même d'affection et de tendresse. Ces hommes, ces femmes, ces enfans restent unis par instinct, par habitude; ils se séparent; ils meurent sans se causer mutuellement de profonds regrets.

Vois, mon ami, à combien d'avantages, à combien de facultés, à combien de bonheur, à combien même de vraie liberté tu nous forceras de renoncer, si tu veux nous faire acquérir leur sim-

plicité, et ce que tu nommes leur indépendance !

ADOLPHE.

O maman! je n'en veux plus; gardons ce que nous avons; restons ce que nous sommes.

Madame PAUL.

Oui, mes enfans, gardons les biens très-doux, très-nobles, et très-nombreux qui nous viennent de la société.

VUE
DE L'UNIVERS.

MES jeunes lecteurs se souviennent sans doute de la promenade que M. Dubruel avait promise à son fils Jules. Le 4 décembre, il faisait un temps magnifique, et le froid était beaucoup moins piquant que la veille. M. Dubruel et son fils partirent de bon matin, et se promenèrent jusqu'à la nuit.



Page 112.



Son père lui montra dans le ciel la cause de la pesanteur.

La lune jetait le plus vif éclat, le ciel était semé d'étoiles. Avant de rentrer chez lui, M. Dubruel s'arrêta dans le Luxembourg avec son fils; ils eurent ensemble la conversation qu'on va lire.

— Mon papa, dit Jules, ferons-nous encore quelque petite expérience? c'est si surprenant!

M. DUBRUEL.

Il semble, mon cher Jules, que tu n'oses point ajouter: c'est si satisfaisant!

JULES.

Oh ! mon papa, je suis en même temps étonné et satisfait, mais surtout étonné.

M. DUBRUEL.

Cette disposition est celle que je devais attendre. Une idée nouvelle commence toujours par produire dans l'esprit un étonnement qui en absorbe les autres facultés; mais peu à peu cette impression d'étonnement

se calme; on se familiarise avec ces idées nouvelles : tu vas maintenant réfléchir, mon cher Jules; tu vas suivre les raisonnemens qui démontrent avec évidence les vérités que je veux te découvrir. Écoute-moi avec attention. Nous avons parlé hier au soir, mon cher Jules, des différens effets de la lumière et des ombres, tu as parfaitement saisi mes démonstrations. Aujourd'hui il est nécessaire que je te donne, autant qu'il est possible, une idée précise de la nature et des propriétés de la lumière. Cela

nous conduira à une première vue de l'univers.

Deux choses distinguent la lumière : son excessive ténuité et son excessive vitesse. Pour essayer de concevoir jusqu'à quel point elle est subtile, rappelle-toi une petite expérience, une expérience d'enfant, que nous faisons quelquefois ensemble. Lorsque nous perçons une carte avec une épingle, et que nous regardons ensuite la campagne à travers l'ouverture, nous la voyons distinctement, et sur une grande étendue. Eh bien ! voici ce qui fait que nous la voyons. De chacun des points de cette campagne, il

émane vers notre œil un rayon de lumière ; avant de pénétrer dans notre œil, chacun de ces rayons traverse la carte ; ceux qui viennent du côté droit de la campagne passent à gauche ; ceux qui viennent du côté gauche passent à droite ; en sorte que tous ces rayons, en traversant la petite ouverture, se croisent sans se gêner.

JULES.

Oh! mon papa, ils doivent être cependant en si grand nombre !

M. DUBRUEL.

En nombre immense.

JULES.

Plusieurs millions peut-être?

M. DUBRUEL.

Dis donc au moins plusieurs millions de millions !

JULES.

C'est inconcevable.

M. DUBRUEL.

Sans doute, mon ami, c'est inconcevable. Mais c'est un fait très-positif. Il est de toute certitude que, lorsque nous regardons ainsi une grande campagne, nous ne parvenons à la voir qu'à l'aide de globules en nombre incalcu-

lable qui ont été réfléchis vers nous par tous les points de cette campagne, que nous n'avons cependant reçus dans notre œil qu'après les avoir contraints de passer et de se croiser à travers une ouverture d'un très-petit diamètre. Juge quelle doit être la petitesse de ces corps.

JULES.

De ces corps, mon papa? Tout à l'heure, vous les appeliez des rayons.

M. DUBRUEL.

J'ai raison à présent, et j'avais raison tout à l'heure. Des rayons de lumière ne sont autre chose que des files de globules, qui tou-

jours se poursuivent, et se renouvellent; qui, par cette raison, forment des lignes continues. Mais chacun des globules, qui composent ces lignes, est un corps particulier que, par ton imagination, tu peux séparer de ceux qui le précèdent et de ceux qui le suivent.

JULES.

Je comprends cela. Je sens bien que, si j'avais un grand nombre de ces petites boules de marbre dont je me sers pour jouer avec mes camarades, je pourrais les placer à la suite les unes des autres, et en faire une ligne continue, sans

que néanmoins chacune fût autre chose qu'un corps particulier.

M. DUBRUEL.

J'aime cette image; elle est simple, et la première à ta portée; mais elle n'est pas exacte, ou plutôt elle n'est pas suffisante; en voici une qui répond parfaitement à l'idée que je veux te donner.

Tu sais que nous avons un grand jet d'eau au centre de notre jardin?

JULES.

Oui, mon papa.

M. DUBRUEL.

Nous avons souvent observé

la masse d'eau qui continuellement lui échappe. C'est d'abord une réunion, un *faisceau*, de gouttes fort grosses et très-pressées les unes contre les autres. Peu à peu le faisceau augmente de volume, sans que la quantité d'eau soit plus considérable ; seulement les gouttes s'écartent et se divisent. Successivement la *divergence* du faisceau devient plus grande, et toujours parce que les lignes de gouttes d'eau s'écartent, et que les gouttes d'eau se divisent successivement davantage. Suppose maintenant que ce jet d'eau, dont la hauteur n'est que de douze pieds, pût s'élever à une

hauteur beaucoup plus grande ; qu'arriverait-il ?

JULES.

La divergence du faisceau et la division des gouttes seraient fortement augmentées.

M. DUBRUEL.

Et si la hauteur devenait sans mesure ; si, par exemple, le jet d'eau était animé d'une force qui le portât à s'élever indéfiniment, sans jamais s'arrêter ?

JULES.

Alors, mon papa, il me semble qu'il arriverait un terme où l'écartement des filets continuerait en-

core, mais où les gouttes se seraient tellement divisées qu'elles seraient parvenues à toute leur petitesse, et qu'elles ne pourraient plus s'atténuer, à moins de s'anéantir.

M. DUBRUEL.

On ne peut mieux, mon cher enfant. Que de ressources je trouve dans ton imagination et dans ta raison pour me faire comprendre!

Eh bien! mon ami, il faut que tu te représentes toute la surface du soleil comme revêtue d'un crible dont chaque ouverture prête passage à un *jet de lumière*. Chaque jet de lumière est, à sa naissance, parfaitement semblable au

jet d'eau qui est dans notre jardin. C'est d'abord une réunion, un faisceau de gouttes de lumière ; et ces gouttes sont très-grosses, très-pressées les unes contre les autres. A mesure que le faisceau s'avance dans l'espace, en s'éloignant du soleil, il grossit, il augmente de volume, mais sans augmenter de matière ; ce sont les filets de lumière, les *rayons*, qui s'écartent, et en même temps se divisent, s'atténuent; chacune des gouttes de lumière dont ils sont composés se divise en gouttes plus petites; successivement la divergence augmente, ainsi que la division des globules et la subtilité des

rayons. Enfin, comme l'espace est infini, et que la force imprimée à chaque jet de lumière est extrême, le terme arrive où chaque globule est réduit à la plus grande ténuité dont il soit susceptible; s'il ne rencontre point d'obstacles, il marche encore, mais il ne peut plus se diviser; c'est l'*élément* indécomposable; c'est l'*atome* des anciens.

A présent, mon ami, je dois t'apprendre encore que la distance qui sépare la terre du soleil, quoique d'environ trente-cinq millions de lieues, est bien loin de suffire pour que les rayons de cet astre, lorsqu'ils rencontrent la

terre, aient acquis, par la divergence, toute la subtilité à laquelle ils auraient pu parvenir. Ce n'est que bien au-delà, bien au-delà de la terre, que ceux des rayons solaires qui ne la rencontrent pas, acquièrent la subtilité extrême. Nous sommes placés presque à la naissance des jets de lumière lancés par le soleil.

JULES.

Oh! mon papa, que me dites-vous là? S'il en est ainsi, chaque goutte de lumière du soleil, à l'instant où elle rencontre la terre, est encore bien grosse, eu égard à ce que, sans cette rencontre, elle aurait pu devenir.

M. DUBRUEL.

Oui, mon ami; comparée à l'atome indécomposable, c'est peut-être beaucoup plus encore qu'un boulet de canon, du plus fort calibre, comparé au plus petit grain de plomb.

JULES.

Me voilà tout dérouté.

M. DUBRUEL.

Comment cela, mon ami?

JULES.

Déjà, à l'aide de la petite ouverture faite à une carte par une épingle, je m'étais efforcé de concevoir la petitesse des globules de

lumière du soleil; j'avais même conçu que cette petitesse devait être excessive, et voilà maintenant que chacun de ces globules, comparé à l'atome, devient un gros boulet de canon, peut-être une montagne! En vérité, mon papa, je m'y perds.

M. DUBRUEL.

Excellent signe d'imagination et d'intelligence, mon ami; il en est de l'infini en petitesse, comme de l'infini en grandeur; on ne le conçoit qu'en s'y perdant.

Avançons; je vais te conduire à d'autres faits certains, démontrés, évidens, quoique à jamais incompréhensibles.

Faisons, par la pensée, une nouvelle expérience. Tu possèdes des balles à jouer, n'est-il pas vrai?

JULES.

Oui, mon papa; j'en ai fait une moi-même, la semaine dernière.

M. DUBRUEL.

Est-elle bien bonne, bien élastique?

JULES.

Qu'entendez-vous par ce mot?

M. DUBRUEL.

Lorsqu'elle est jetée contre terre ou contre un mur, rejaillit-elle avec force et avec régularité?

JULES.

Oh! je vous en réponds. Au centre est une éponge bien sèche, enveloppée de crin bien cardé, et elle est parfaitement ronde.

M. DUBRUEL.

C'est bon. Supposons maintenant qu'un bateau est placé au milieu de cette rivière qui coule sous nos regards; il est fixe, immobile. Un homme est debout sur ce bateau. Tu lui as prêté ta balle. Il est très-fort, très-adroit. Il sait, ainsi que nous, que la porte de ce pavillon, situé en face, de l'autre côté de la rivière, doit être fermée à un moment

précis, par exemple, au coup de sept heures. Il tient sa montre, je tiens la mienne, et nos deux montres vont exactement ensemble.

A l'instant fixé, la porte se ferme; ta balle part des mains du batelier; elle frappe la porte; elle rejaillit; elle traverse la rivière; elle tombe à nos pieds. Je regarde ma montre; il est sept heures et une minute. Que faut-il en conclure?

JULES.

Rien de plus simple; ma balle a employé une minute de temps à aller du milieu de la rivière à cette porte, et à rejaillir de cette porte jusqu'à nous.

M. DUBRUEL.

Eh bien! mon ami, regarde à notre droite cet astre magnifique. Sa splendeur est si forte que la lumière de la lune lui laisse encore beaucoup d'éclat. Ce n'est point une étoile; c'est une planète, une terre, comme notre globe; seulement, elle est beaucoup plus grosse que la terre: on la nomme Jupiter. Quand on l'observe avec de fortes lunettes, on la voit entourée de quatre lunes parfaitement semblables à celle qui, en ce moment, nous éclaire. Ces lunes, que l'on nomme satellites, ne lancent point, par elles-mêmes, une lumière apercevable; semblables

encore à la lune, ils réfléchissent vers nous la lumière qu'ils reçoivent du soleil. Comme ils tournent sans cesse autour de leur planète, il arrive souvent qu'elle les cache à nos regards; mais, comme depuis long-temps leurs mouvemens ont été observés et mesurés par les astronomes, on sait avec précision quel est l'instant où un de ces satellites, marchant derrière la planète, devrait reparaître aux yeux de l'observateur. Or, on ne le voit jamais qu'un certain nombre de minutes plus tard que l'instant où il a réellement dépassé la planète. Qu'est-ce que cela démontre?

JULES.

Je vous comprends, mon papa. C'est ici le voyage de ma balle. Le retard de l'apparition du satellite n'est sans doute autre chose que le temps employé par les rayons du soleil pour aller le frapper et rejaillir jusqu'à nous.

M. DUBRUEL.

A merveille, mon ami. Eh bien, comme l'on connaît la distance qui sépare la terre de jupiter et de ses satellites, comme l'on connait aussi la distance qui nous sépare du soleil, on a conclu aisément de cette observation la vitesse de la lumière. On sait qu'elle

n'emploie qu'environ huit minutes pour venir du soleil au globe que nous habitons. Huit minutes pour parcourir trente-cinq millions de lieues, c'est environ quatre-vingt mille lieues par seconde. Une seconde, c'est le soixantième d'une minute, c'est l'intervalle de temps qu'il te faudrait, mon cher Jules, pour dire : J'aime bien mon papa.

JULES

Pas davantage?...

M. DUBRUEL.

Non, mon ami.

JULES.

Quoi! pendant ce temps si

court, pendant une seconde, la lumière fait un voyage de quatre-vingt mille lieues?

M. DUBRUEL.

Oui; mon enfant. C'est-à-dire que si, par exemple, au lieu de venir vers nous en ligne droite, elle s'amusait à tourner autour de la terre qui a neuf mille lieues de circonférence, elle en ferait huit ou neuf fois le tour pendant que tu prononcerais ces mots: J'aime bien mon papa.

JULES.

O mon Dieu! et moi qui me vantais de courir si vite! Pauvre tortue que je suis!

M. DUBRUEL, souriant.

Et que diras-tu donc du mouvement de la tortue ?

JULES.

Rien, en vérité ; un peu plus ; un peu moins..... L'aigle elle-même, comparée à la lumière, n'est-elle pas aussi lente qu'une tortue ?

M. DUBRUEL.

Tu as bien raison, mon ami ; voici un nouvel appui à ton idée. On connaît la vitesse d'un boulet de canon ; rien n'est plus facile que de s'en assurer ; on a calculé que celui auquel on donnerait le

plus de rapidité, mettrait trente ans à parcourir l'espace que la lumière du soleil parcourt en huit minutes.

JULES.

Tenez, mon papa..... laissez-moi un instant de repos;.... cette vitesse m'étourdit....

(Quelques momens de silence. M. Dubruel considère avec le plus tendre intérêt son fils qui réfléchit.)

JULES.

Mais, mon papa, cette lumière si rapide, cette lumière du soleil, qui se poursuit elle-même continuellement, et avec tant d'abondance, d'où le soleil peut-il la tirer?

M. DUBRUEL.

De son propre sein.

JULES.

Quoi! uniquement de son propre sein! cela n'est pas possible. Vous m'avez montré, derrière notre orangerie, le réservoir qui fournit au jet d'eau de notre jardin; mais ce réservoir lui-même serait bientôt épuisé s'il n'était entretenu par les eaux de la colline. Il est impossible que le soleil entretienne, par lui seul, son immense quantité de jets de lumière.

M. DUBRUEL.

Rien de plus judicieux. Aussi

l'intérieur du soleil, ce vaste réservoir de lumière, est constamment alimenté par les sources qui l'environnent, et qui affluent vers lui de toutes parts.

JULES.

Je comprends peut-être. Ces sources, qui affluent vers le soleil, ne sont-elles pas les rayons des étoiles dont il est entouré?

M. DUBRUEL.

Oui, mon ami; de chaque point du ciel il émane vers le soleil un jet de lumière. Ils ne parviennent point tous à sa surface, et tous ceux qui y parviennent ne pénètrent point dans son sein; mais

il en est un grand nombre qui s'introduisent, principalement par la surface de ses régions polaires.

JULES.

Qu'entendez-vous par ces régions?

M. DUBRUEL.

La voici : le soleil tourne constamment sur lui-même, ainsi que la terre, ainsi que toutes les planètes. On donne le nom d'*axe* à la ligne que l'on suppose passant par le centre de chacun de ces globes, et autour de laquelle ils semblent exécuter leur mouvement. Les deux extrémités de cet axe se nomment *pôles*, et les ré-

gions qui les entourent se nomment *Régions Polaires*.

Tu dois sentir qu'à la surface de ces régions, le mouvement du globe, tournant sur lui-même, est très-peu sensible. Aux deux points polaires, ce mouvement peut être considéré comme nul. Au contraire, il est dans toute sa force à l'*Équateur*, c'est-à-dire à la surface des lieux qui sont placés à une égale distance des deux pôles.

C'est principalement par l'équateur du soleil que s'échappe sa lumière. Pour cette raison, la lumière des étoiles ne peut s'introduire qu'en petite quantité par la

surface de cet équateur. Au contraire, les régions polaires du soleil reçoivent avec abondance la lumière des étoiles : c'est principalement par la surface de ces régions qu'elle pénètre dans le sein de cet astre : c'est principalement par ces issues d'introduction qu'elle alimente son réservoir intérieur.

Te fais-tu maintenant une idée juste du renouvellement et de l'échange?

JULES.

Oui, mon papa; je me peins le soleil comme un vaste globe qui a d'immenses cavités intérieures toujours pleines de lumière. Sans

cesse il se vide et il se remplit; il reçoit par les pôles, il dépense par l'équateur; et sans doute il y a toujours égalité entre ce qu'il reçoit et ce qu'il dépense.

M. DUBRUEL.

Cela est vraisemblable, mon ami; il paraît du moins que cette égalité entre la recette et la dépense n'est pas troublée d'une manière sensible, car le soleil paraît verser constamment sur la terre la même quantité de lumière, et y produire la même quantité de chaleur.

JULES.

...Mais, mon papa... s'il en est

ainsi !... mon Dieu ! qu'allais-je dire ?

M. DUBRUEL.

Mon cher enfant, pourquoi te retiens-tu ? laisse aller ton imagination et ta pensée ; elles vont peut-être te conduire à des résultats si frappans !

JULES.

C'est-à-dire qu'elles vont peut-être me perdre encore !

M. DUBRUEL.

Eh bien ! ne t'inquiètes pas ; je te suivrai, et je te ramènerai.

JULES.

Voyons : vous me dites, mon

papa, que la lumière du soleil est entretenue et pour ainsi dire nourrie par la lumière des étoiles qui l'environnent; c'est ce que je comprends très-bien; je comprends même très-bien que cela ne peut pas être autrement; mais chacune de ces étoiles qui environnent le soleil, d'où tire-t-elle sa lumière?

M. DUBRUEL.

Des étoiles qui l'environnent.

JULES.

Je m'attendais à votre réponse; et chacune de celles-ci?...

M. DUBRUEL.

Encore des étoiles qui l'environnent.

JULES.

C'est évident : je vois bien que, tant que je ferais la même question, vous me répondriez toujours de même.... Cependant, mon papa, est-ce que nous pourrions, toujours, toujours.... moi vous faire la même question, et vous me faire la même réponse?

M. DUBRUEL.

Que veux-tu dire, mon ami?

JULES.

Vous m'entendez bien, mon papa. Est-ce qu'il y a de dernières étoiles?

M. DUBRUEL.

Pour le savoir, tu n'as qu'à le

supposer, et voir ce qui en résulterait nécessairement. S'il y a de dernières étoiles, tu conçois aussitôt, n'est-il pas vrai, des limites à l'univers ?

JULES.

Oui, mon papa.

M. DUBRUEL.

Par ton imagination, tu formes de l'univers comme un immense globe, dans le sein duquel sont placées des étoiles et des planètes, en nombre, non pas infini, mais très-considérable.

JULES.

Oui, mon papa, c'est bien ainsi que je me le représente.

M. DUBRUEL.

Et de quoi environnes-tu ce globe, cet univers?

JULES.

.... Mais de rien, mon papa.

M. DUBRUEL.

De rien, c'est le mot; car l'espace n'est pas un être; l'espace vide n'est rien; mais ce rien, cet espace vide, quelle est son étendue, comparée à celle du globe de l'univers?

JULES.

.... Eh! comment voulez-vous que je les compare?

M. DUBRUEL.

Tu as raison. Ce qui a des limites ne peut être comparé avec ce qui n'en a point. Ainsi, ton globe de l'univers, quelle que soit l'immensité d'étendue que tu lui accordes, n'est plus qu'un point, qu'un atome, dans l'espace qui l'entoure, espace vide, infini et inutile?

JULES.

Et inutile!

M. DUBRUEL.

Oui, mon ami; et inutile. Je répète ce mot, précisément parce que je vois bien qu'il choque ta raison. Tu résistes judicieusement

à cette pensée, d'un point, d'un atome, de l'univers, noyé dans un infini sans utilité, sans êtres, et sans limites ! Tu te demandes comment il serait possible que le Créateur, Être nécessairement infini en étendue et en puissance, n'eût choisi, dans l'infini de l'espace, qu'un seul point pour y renfermer tous les actes de son pouvoir !

Ce n'est pas tout, mon ami ; tu regardes ce qui est ; tu te demandes ce que l'on doit en conclure. Si l'univers avait des limites, si des étoiles en marquaient les dernières bornes, en un mot, s'il existait de dernières étoiles, celles-ci tournées, par une de leurs faces, vers

l'espace vide et infini, verseraient dans cet espace une moitié de leur lumière; n'étant point environnées d'autres étoiles, elles ne recouvreraient que la moitié de ce qu'elles dépenseraient. Au terme de plus ou moins de temps, elles s'éteindraient; et déjà, si dès le principe il en eût été ainsi, elles seraient depuis long-temps privées de toute lumière; par conséquent, elles auraient depuis long-temps cessé de fournir de la lumière aux étoiles placées en seconde ligne; celles-ci, privées de lumière, n'auraient pu en fournir aux étoiles du troisième rang; successivement, toutes les étoiles de l'u-

nivers auraient perdu leur lumière; et le soleil lui-même aurait, depuis long-temps, été compris dans la progression de l'épuisement. Déjà, depuis des siècles sans nombre, tout l'univers serait éteint et stérile; toute la lumière se poursuivrait inutilement dans l'espace infini et inutile qui environnerait l'univers.

O mon enfant, lève les yeux! Ces étoiles brillantes, ces étoiles innombrables, que font-elles pour notre pensée? Elles écrivent sur le ciel en caractères sublimes:

L'UNIVERS EST INFINI.

C'en est assez, mon fils; retirons-nous; je le vois; ton âme est interdite; elle est accablée. Viens, prends la main de ton père; retournons en silence vers notre demeure. J'entendrai le langage de ta pensée et celui de ton cœur.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER TOME.

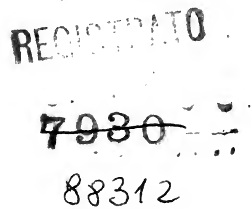


TABLE.

TOME PREMIER.